

temps fût ensoleillé, de gros nuages massés au-dessus des montagnes, vers le sud-ouest, menaçaient de crever.

Trotsky était dans le patio en train de nourrir les poulets et les lapins, une occasion pour lui de prendre un peu d'exercice dans la vie confinée qu'il était forcé de mener. Nous pensions que, comme il en avait l'habitude, Trotsky n'entrerait pas dans la maison avant d'avoir fini de nourrir ses bêtes ou tant que Sylvia ne serait pas arrivée. Robins était dans le patio. Trotsky n'avait pas l'habitude de voir Jacson seul.

Melquiades, Cornell et moi continuions notre travail. Durant les dix ou quinze minutes qui suivirent, je restai assis dans la tour principale pour écrire le nom des gardes sur de petites fiches qui devaient être fixées sur les sonneries joignant leurs pièces au système d'alarme.

Un cri effrayant déchira le calme de l'après-midi, un long cri d'agonie, moitié cri, moitié sanglot. J'en fus glacé des pieds à la tête. Je me précipitai hors de la maison de garde. Un accident d'un des dix ouvriers employés à la réinstallation de la maison ? Les bruits d'un combat violent venaient du bureau du Vieux, et Melquiades pointait son fusil vers la fenêtre du dessous. Trotsky apparut un moment devant la fenêtre dans sa veste de travail bleue, combattant corps à corps avec quelqu'un.

— Ne tire pas, criai-je à Melquiades, tu pourrais toucher le Vieux !

Melquiades et Cornell restèrent sur le toit, tenant sous le feu les sorties du bureau. Déclenchant le signal d'alarme générale, je me précipitai de l'échelle dans la bibliothèque. Comme je passais la porte joignant la bibliothèque à la salle à manger, le Vieux sortit en trébuchant de son bureau, la figure couverte de sang.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait, dit-il.

Au même moment, Harold Robins entra par la porte nord de la salle à manger, suivi de Natalia. Entourant frénétiquement Trotsky de ses bras, Natalia entraîna Trotsky sur le balcon. Harold et moi nous occupâmes de Jacson, qui restait haletant dans le bureau, les traits tirés, les bras ballants, un revolver pendant dans sa main. Harold était le plus près de lui.

— Occupe-toi de lui, lui dis-je, je vais voir ce qui est arrivé au Vieux.

Comme je partais, Robins jeta l'assassin à terre.

Trotsky rentra en chancelant dans la salle à manger, Natalia sanglotant essayant de l'aider. « Regardez ce qu'ils ont fait », dit-elle. Comme je l'entourais de mes bras, le Vieux s'évanouit près de la table.

A première vue, sa blessure à la tête semblait superficielle. Je n'avais pas entendu de coup de feu. Jacson devait avoir frappé avec quelque instrument.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je au Vieux.

— Jacson a tiré sur moi avec un revolver ; je suis sérieusement blessé... Je sens que cette fois-ci, c'est la fin.

J'essayai de le rassurer :

— C'est une blessure superficielle. Vous vous en remettrez.

— Nous parlions des statistiques françaises, répondit le Vieux.

— Vous frappa-t-il par derrière ? demandai-je.

Trotsky ne répondit pas.

— Non, il ne tira pas sur vous, dis-je ; nous n'avons pas entendu de coup de feu. Il vous a frappé avec quelque chose.

Trotsky semblait indécis et me pressait la main. Pendant que nous échangeions ces phrases, il parlait en russe avec Natalia. Continuellement il touchait sa main avec ses lèvres.

Je retournai sur le toit et criai à la police, par-dessus le mur : « Appelez une ambulance ! » Je dis à Cornell et à Melquiades : « C'est un attentat... Jacson... » Ma montre indiquait six heures moins dix.

Je retournai à nouveau auprès du Vieux avec Cornell. Sans attendre l'ambulance de la ville, nous décidâmes que Cornell irait chercher

le docteur Dutren, qui habitait tout près et qui s'était occupé de la famille à plusieurs reprises. Comme notre voiture était enfermée au garage, Cornell décida de prendre la voiture de Jacson qui était dans la rue.

Comme Cornell quittait la pièce, des bruits d'une nouvelle lutte parvinrent du bureau où Robins gardait Jacson.

— Dites aux camarades de ne pas le tuer, dit le Vieux ; il faut qu'il parle.

Je laissai Trotsky avec Natalia et entrai dans le bureau.

Jacson essayait désespérément d'échapper à Robins. Son revolver était tout près de la table. Sur le plancher, il y avait un instrument ensanglanté, qui me sembla un pic de prospecteur, mais avec le dos d'une hache. Je me joignis au combat avec Jacson, le frappant à la mâchoire et sur la joue derrière l'oreille, me brisant la main.

Lorsque Jacson reprit connaissance, il gémit : « Ils ont emprisonné ma mère... Sylvia Ageloff n'a rien à voir là dedans... Non, ce n'est pas le Guépéou ; je n'ai rien à voir avec le Guépéou... » Il appuyait sur les mots qui devaient le dissocier du Guépéou, comme s'il se rappelait soudain que son rôle lui commandait d'insister sur ce point. Mais il s'était déjà trahi. Lorsque Robins l'avait jeté à terre, Jacson avait cru son dernier moment venu. Fou de terreur, des mots qu'il ne pouvait contrôler s'étaient échappés de sa bouche : « Ils me l'ont fait faire. » Il avait dit la vérité. Le Guépéou lui avait fait faire.

Cornell surgit dans le bureau : « Les clés ne sont pas dans sa voiture. » Il essaya de trouver les clés dans les poches de Jacson, mais sans succès. Pendant qu'il cherchait, je courus hors du bureau pour ouvrir les portes du garage. Quelques secondes plus tard, Cornell partait dans notre voiture.

Nous attendions le retour de Cornell, Natalia et moi, agenouillés près du Vieux et lui tenant les mains. Natalia avait essuyé le sang qu'il avait sur la figure et mis un morceau de glace sur sa tête, qui enflait déjà.

— Il vous a frappé avec un pic, dis-je au Vieux. Il n'a pas tiré. Je suis sûr que la blessure n'est que superficielle.

— Non, répondit-il, je le sens là (indiquant son cœur), cette fois-ci, ils ont réussi.

J'essayais de le rassurer : « Non, ce n'est qu'une blessure superficielle ; vous vous remettrez. »

Mais le vieux sourit faiblement des yeux. Il comprenait...

— Prenez soin de Natalia. Elle est restée à mes côtés durant des années, des années.

Il me serrait la main et la contemplant, il semblait s'enivrer de ses traits, comme s'il la quittait pour toujours — revoyant tout le passé dans ces quelques secondes, dans un dernier regard.

— Nous le ferons, promis-je. Ma voix sembla faire jaillir parmi nous trois la conscience que c'était vraiment la fin. Le vieux nous serra les mains convulsivement, ayant soudain des larmes aux yeux. Natalia fondit en larmes, se penchant sur lui, lui baisant la main.

Lorsque le Dr Dutren arriva, les réflexes du côté gauche du vieux étaient déjà presque nuls. Quelques instants après, la police vint chercher l'assassin dans le bureau.

Natalia ne voulait pas qu'on emmène le vieux à l'hôpital, car c'était dans un hôpital que son fils avait été assassiné deux ans auparavant à Paris. Pendant un moment, Trotsky lui-même, étendu sur le plancher, resta indécis.

— Nous irons avec vous, lui dis-je.

— Décidez cela vous-mêmes, me dit-il, comme s'il s'en remettait maintenant entièrement à ceux qui l'entouraient, comme si le temps de décider lui-même était définitivement révolu.

Avant que nous l'ayons installé sur un brancard, il murmura à nouveau : « Je veux que tout ce que je possède revienne à Natalia. » Puis, d'une voix s'adressant aux sentiments les plus profonds de ceux qui étaient agenouillés auprès de lui : « Prenez soin d'elle... »